

Isabelle Briand



Embruns de vie

*Petits brins de vies nomades
sur les mers*



Du même auteur :

« Femme de Vent », roman Editions Edilivre 2014

EXTRAIT

*à Magnus, mon compagnon qui ne craint
pas les embruns...*

Vague à l'âme...

*Le souvenir est semblable à la vague alanguie
Qui se complaît à suivre le même chemin,
Le flux la ranime, le reflux lui ôte la vie.
L'espace d'un instant son existence est sans fin.*

*Il suffit d'un parfum, d'une pensée,
Et revient en mémoire la longue houle
D'anciennes images soigneusement conservées
Dans l'abîme où elles vivent en foule.*

*Le reflux de ces pensées laisse l'amer goût
Des choses aimées qui ne vivront plus.
Ce fiel pourtant ne sera jamais un atout
Pour freiner l'onde des images jadis vécues.*

*L'Océan vit au rythme immuable des marées,
L'esprit lui, survit en fouillant sa mémoire
Qui lui offre la sagesse des vies passées,
Et l'aide à franchir le présent sans trop de déboires.*

Avant-propos

À tous ceux qui ont soif d'embruns...

Certains de ces récits, très courts, d'autres plus longs, ont été, à l'origine écrits dans le but de les soumettre à des magazines de voile. Un petit nombre fut envoyé à quelques revues. On me répondait rarement. Mes articles étaient refusés, et pas toujours civilement, soit, paraît-il, ils n'intéressaient pas les lecteurs, ou encore on exigeait que j'écourte mes récits à quelques lignes, accompagnées de trois ou quatre de mes plus belles photos. Quelques magazines, sans délicatesse, imposaient d'en modifier le contenu pour l'adapter à leurs publicistes. On a crié au scandale quand j'ai osé demander quelques rémunérations, et un éditeur a même refusé tout dialogue lorsque je lui donnai mes tarifs, qui étaient inférieurs au barème de pigiste en cours, ceci après avoir préalablement accepté avec enthousiasme ma collaboration régulière et rémunérée.

En règle général, on voulait mes textes et photos gratuits alors que ces revues, farcies de publicités à toutes les pages se vendaient en kiosque.

En désespoir de cause, après avoir consenti une publication « bénévole » dans un des dits magazines, je décidai de compiler mes récits dans un seul ouvrage et de les offrir à qui veut bien les lire en toute liberté. Cependant, je vous serais gré de ne pas copier, ni distribuer ce livre. Après tout si le temps passé à l'écrire fut un plaisir, cela a demandé bien du travail à mes méninges et tout autant pour l'édition de l'ouvrage. Référez toute personne voulant me lire au site et à la maison d'édition indiquée. Un grand merci.

Car avant tout, je souhaite faire partager mes quelques petites histoires d'une vie gorgée d'embruns et donner ainsi peut-être la chiquenaude nécessaire aux futurs navigateurs et vagabonds des mers. Partagez donc un peu les brins de ma vie salée et de celle de quelques autres, et bienvenu à bord. Tous ces récits sont véridiques, dans certains cas, des noms ont été changés.

Du vent dans les feuilles

Pourquoi ce besoin d'écrire qui ronge certaine personne, moi en particulier ? Avons-nous tous quelque chose à raconter si important qu'il faille que les générations à suivre en soient instruites ? Où est-ce le besoin égoïste et vaniteux de laisser une trace sur cette terre avec l'espoir de son nom retrouvé à quelques siècles de là parmi des milliards d'écrits ?

Pourquoi écrit-on, pour qui ? Qu'a-t-on à raconter qui intéresse nos pareils ? Le besoin d'être reconnu, de sortir du troupeau, d'être un peu spécial, ou de transmettre ses idées, ses conseils, ses rêves, une envie de créer aussi puissante que celle du peintre, du sculpteur, du musicien ? Ou est-ce que parce que faute d'autres talents, tout ce qui nous reste sont les mots ?

C'est un travail solitaire, ingrat aussi. Un peintre travaille beaucoup d'instinct, avec sa vision très personnelle des formes et des couleurs sans s'occuper vraiment de qui regardera ses tableaux. Un écrivain

doit toujours avoir son lecteur derrière son épaule. Les mots, les idées ne peuvent être jetées libres sur le papier comme le sont parfois les couleurs de la palette.

C'est sans doute une chose que je ne désire pas approfondir, cela risquerait de me décourager à jamais au point de fuir toute page blanche ou écran vierge...

Pourquoi ? Hein ? En tout cas une chose est certaine, ce n'est pas pour la fortune !

« Si les écrivains étaient des hommes d'affaires efficaces, ils auraient trop de bon sens pour être écrivains... » (Irvin Cobb)

Et là, on parle d'écrivains, les vrais, ceux qui sont dignes de ce nom, ceux qui vivent, ou vivent de leurs œuvres, qui en font un métier, qui sont reconnus, admirés, enviés... par moi.

Parce que moi, je ne suis rien de tout cela, non pas que je n'aimerais pas l'être, on peut rêver. Mais il faut du talent, un éditeur, des lecteurs, un agent, un publiciste, du talent, je répète, etc... Moi, je me contenterais bien de deux ou trois lecteurs fidèles. C'est déjà ça.

Vous rêvez de vivre en bateau, de faire un tour du monde en voilier ? D'écrire un ou deux livres ? Eh bien allez-y, levez l'ancre et vos stylos ! Ne craignez ni le ridicule, ni les embûches, ni les sarcasmes qu'on vous mettra fatalement dans les jambes en voulant vous éviter les échecs et les déceptions.

Même si vous ne bouclez pas la boucle d'un tour du monde, même si votre livre n'est pas édité ou ne se diffuse pas à plus de 100 exemplaires, du moment que vous êtes satisfait, que vous avez toujours espoir de lever l'ancre un jour ou de faire éditer votre bouquin, c'est ce qui compte.

Si j'écris mon livre sur un sujet qui vous aide à confronter votre rêve, à le réaliser, pour moi c'est le comble ! Nous sommes tous satisfaits. Vous allez faire votre tour du monde ou la moitié, qu'importe, et moi je vais écrire mon prochain roman parce que je sais qu'au moins j'ai un lecteur.

Lorsque j'écris, je passe de l'euphorie au désespoir. Un jour je suis contente de moi, je me donne mentalement de grandes tapes dans le dos, « pas mal, pas mal, ma vieille... » et puis le lendemain, je me relie, l'œil critique et vache, en pensant à vous lecteur, non pas que vous soyez vache, mais critique je l'espère, et je doute de moi, de mes capacités, de mes prétentions : « Bof, c'est minable tout ça, à quoi bon, à quoi ça sert que j'écrive ou non ? »

C'est un peu comme la vie en bateau. Il y a des moments sublimes, d'autres, qu'on aimerait oublier. Quelquefois, on se demande ce qu'on fiche-là à se faire brasser, mouiller, tout seul au milieu de nulle part.

Mais on continue, parce que dans le fond, on aime ça.

Combien de fois ai-je entendu dire :

« Je peux écrire un livre avec toutes mes histoires, et même je peux en écrire plusieurs... Un jour, je vais le faire. » Oui, oui, comme si c'était aussi facile que d'écrire une lettre à maman.

ou

« J'ai envie de partir naviguer, dans cinq ou dix ans, je vais partir un jour. » Ah oui ? Partir naviguer ce n'est pas seulement lever l'ancre, c'est un état d'esprit.

Mais allez-y les amis, un peu de persévérance... Ah vous croyez que c'est si facile ?

L'un comme l'autre, dans la plupart des cas, ces ambitions restent à l'état de rêve, d'envie.

Pour ceux qui concrétisent leurs intentions, écrire ou naviguer, ou encore écrire et naviguer : attention, on ne vous prend pas toujours au sérieux.

Écrire un livre requiert une terrible discipline, de la solitude, du silence, des heures devant soi. Idéal en bateau ? NON !

À moins de vivre dans un yacht qui dispose de cabines séparées, vous allez avoir du mal à vous isoler. Il faut partager la seule table, celle du carré, supporter les regards impatients du conjoint qui réclame son déjeuner, ou fait la gueule parce que les batteries sont trop faibles et qu'il n'y a ni soleil ni vent pour activer les panneaux solaires ou l'éolienne et les remplir ainsi de petits ampères qui feront la joie de mon ordinateur. Et puis si le compagnon est vache il vous dira : « Tu crois que tu vas produire un best-seller ou quoi ? Tu rêves ? » Comme si je ne sais pas déjà que

toutes ces heures, ces tourments, ce massage de neurones sont probablement pour des prunes. Alors, zut, il faut abandonner mon héroïne en pleine tempête accrochée à un hauban pour aller éplucher les patates...

Mais n'ai-je pas entendu quelque chose de semblable il y a des années ?

« Quoi, t'es pas sérieuse, tu veux tout plaquer et partir en bateau ? Tu vas vivre de quoi, comment tu vas faire, et pourquoi, et après... »

Moi, je pense qu'on fait des jaloux. On envie notre discipline, notre motivation et notre persistance à réaliser un rêve, un livre, bref à vivre sa vie choisie ou à l'écrire.

Bon, alors évidemment, quand on allie les deux, écriture et navigation, on est de suite catalogué comme gentils utopistes. Utopie de vivre sa vie choisie à naviguer où bon nous semble avec en prime comme occupation l'écriture de romans, de récits qui seront achetés, lus et qui nous feront ainsi vivre au fil d'escalas enivrantes.

Mais attendez : combien d'exemplaires hypothétiques devrai-je vendre pour survivre dans mes îles paradis ? Quoi ? Tant que ça ? Oh la, la ! Mais, mais... et si un scénariste, par hasard tombe sur mon manuscrit et s'en empare, bingo ! Je serais la prochaine « madame Harry Potter » ! Et je n'aurais plus à me demander si je dois changer les haubans de mon bateau cette année ou les années suivantes.

Là, oui je rêve... En attendant mon nom en tête d'affiche, je vais faire comme le peintre abstrait qui balance deux ou trois belles tâches sur sa toile se fichant de la vendre ou pas. Bien-sûr, s'il est connu, et reconnu, il peut se permettre de barbouiller n'importe quoi, cela se vendra, juste pour sa signature en bas du tableau. Et un écrivain connu, peut-il bâcler son prochain livre et le vendre tout-de-même à des milliers d'exemplaires, traduit dans le monde entier ?

Bon, moi, je vais noircir quelques pages pour satisfaire mon ego, me moquant d'être lue ou pas. Cela m'occupera entre deux séances de ponçage de coque ou dans le meilleur des cas, deux séances de plongée dans le lagon.

Morale de l'histoire ? La publication d'un livre ou la complétion d'un tour du monde sont-elles des finalités ? N'est-il pas plus important et plus réaliste de prendre plaisir à chaque étape du procédé, à chaque escale du voyage ? Si on parvient à boucler la boucle, à publier ses livres tant mieux. Après ? On pense à un nouveau tour du monde, à un nouveau livre, n'est-ce pas ? On y a pris tant de plaisir, qu'on recommence. Et cela fait 35 ans que ça dure...

Bon Vent ! Bonne lecture !

À l'ombre de la Californie

Il y a de grands souvenirs, ceux qui laissent une marque au fer rouge dans l'esprit. Ma première traversée, ma première tempête, un démâtage, un naufrage même, et j'en passe... Les deux récits qui suivent sont en fait fort anodins. Mais pour moi, les navigations qu'ils décrivent furent mes premiers contacts avec le Pacifique. Ils furent l'amorce de ma grande passion pour la Basse Californie et la Mer de Cortez que je redécouvrirai un peu plus tard. Ma vie avait été trop sédentaire les cinq années qui précédèrent ce départ. Si je vivais toujours dans le monde maritime, j'avais un urgent besoin de grand large à tout prix. J'avais découvert avec fascination le grand ouest américain, et cette même fascination m'accompagna le long du chemin, vers mon petit éden personnel, cette Californie oubliée, ma Cendrillon de l'ouest bordée d'une mer ensorcelante.

Pour beaucoup, franchir le légendaire Golden Gate est un grand moment de navigation. La baie de

San Francisco est une baie qui a toujours fait rêver les navigateurs, sans doute depuis la ruée vers l'or où y accoster était la certitude de la richesse immédiate... Mais outre son histoire pittoresque, l'impression de grandeur, de puissance est omniprésente ! Les hautes collines, les falaises abruptes, la ville qui scintille de tous ses grattes-ciel et surtout ce vieux pont rouge, toujours aussi magique sont autant de merveilles pour qui navigue les eaux tumultueuses de l'immense baie. Pour moi, ce matin d'hiver, franchir le noble pont afin de quitter définitivement la Californie du nord est devenu le sésame de ma liberté.

Après 7 années de restauration de l'Alberg 37¹ de mon ami, l'impression de cette épreuve reste marquée dans mon souvenir comme celle d'un dur parcours de sauts d'obstacles, de montagnes russes, de tourbillons déchaînés, de tempêtes émotionnelles. Le passage du grand pont est devenu le sésame de mon monde, le retour à mon style de vie : l'errance maritime. Je redeviens la bohémienne des mers. Et pourtant... Ce 3 décembre 2006, alors que le frisson de grand départ me secoue le corps, je ne peux taire mes craintes. Je pars contre tout bon sens. Le bateau n'est pas prêt. Le skipper non plus... Bien qu'un travail prodigieux de restauration a été entrepris sur le bateau, rien n'a vraiment été terminé, et surtout rien n'a été testé, y compris le nouveau moteur. Contre toute logique et

¹ voiliers dessinés dans les années 1960 par l'architecte Carl Alberg, suédois d'origine, immigré aux USA. Bateaux construits de 1968 à 1985

prudence maritime, je fais taire mes craintes tant le besoin de quitter la vie stressante de la baie est fort. Le joli petit yawl devra avec nous affronter quelques bavures techniques.

De construction solide des années 1970, d'un dessin classique, l'Alberg n'a plus à faire ses preuves. Test navigation pour le bateau, c'est aussi un test de compatibilité en mer pour l'équipage. Ayant en tête des récits de coups de chien du Nord Pacifique, j'insiste pour une bonne fenêtre météo, consciente du peu de mouillages protégés sur la côte.

Le 3 décembre est un de ces jours d'hiver qui donne la réputation à la Californie. Grand soleil, douce température, mer belle, temps clair. Nous franchissons le pont dans une glorieuse lumière. Tout soudain prend une allure optimiste. Envolées les craintes et les appréhensions ! Le grand Pacifique nous bouscule dans quelques tourbillons de courant sous les piliers du pont. Très vite, nous constatons que le nouveau régulateur d'allure n'est pas fonctionnel, l'installation est imparfaite et le pilote automatique, connecté sur la barre franche est trop faible pour contrecarrer vagues et vent. Il faut donc barrer. La décision d'effectuer des escales nombreuses n'est plus à discuter. Nous découvrons ainsi tous les mouillages de la côte nord californienne pour mon plus grand plaisir. Car si je la connais par voie de terre, contempler du pont d'un bateau les falaises et les baies est un spectacle impressionnant. Cette côte

splendide, d'aspect un peu austère et grandiose est à la mesure du grand océan qui la borde. J'avais été déçue en conduisant de ne pas avoir accès aux plages ou petites calanques aperçues de la route en corniche.

À présent, je peux, à respectable distance, admirer ces petits édens reclus, paradis pour les lions de mer et les phoques. La majorité des navigateurs qui, en cette saison, descendent vers le sud, tels des oiseaux migrateurs, ont quitté la baie dès octobre ou novembre. Nous ne croisons pas un bateau. C'est mon initiation au Pacifique, ce grand océan qui invite aux longs passages, aux escales surréalistes de la Polynésie, qui ouvre la porte aussi de l'Asie mystérieuse. Ses brusques colères ne m'avaient guère impressionnée, moi fille de Bretagne. Elles étaient très brèves, s'enfuyaient rapidement sans trop troubler l'étonnant climat hivernal de cette Californie du nord. Ses eaux, cependant, invitent au respect. Aucune terre n'entrave la course de la houle. Un coup de vent, sévissant des milliers de kilomètres au nord ou à l'ouest, peut créer des vagues gigantesques qui font alors la joie des surfeurs. Cette longue houle n'est pas dangereuse, mais souvent, à l'approche des côtes, une contre houle suffit à rendre la navigation inconfortable, et même carrément déplaisante. Certains mouillages ou abris sont alors impossibles à rejoindre. Ses eaux froides sont également une barrière très respectable à mon avis. Même au plus chaud de l'été, jamais je n'ai été tentée de mettre plus qu'un pied timide dans ses flots.

Le Pacifique est froid et responsable de ce dense brouillard si célèbre et inconvenient sur toute la cote. Et puis, les grands requins blancs font régulièrement parler d'eux, étant friands de surfeurs téméraires. Mais plus encore, c'est la proximité de cette longue terre qui s'étire de l'Arctique à l'Antarctique, avec cette chaîne de montagnes prestigieuses qui bordent la cote, telle une gigantesque colonne vertébrale sur ce dinosaure de continent, qui m'intimide.

Émue, je sens ce grand souffle de liberté m'envahir une nouvelle fois. Toutes ces années de frustrations sont soudain effacées. Le Grand Sud s'ouvre devant moi avec ses promesses d'aventures. Je renaissais, je retourne à mes sources. Le grand Océan de l'ouest a les mêmes pouvoirs que mon Atlantique.

Half Moon Bay, à une quinzaine de milles au sud de San Francisco est une escale parfaite pour ce premier jour lourd en émotions. Nous y entrons aidés par la lumière d'une lune presque mûre. La nuit tombe vite en décembre, mais nous allons bénéficier de la douce lueur de l'astre nocturne encore pour quelques jours. Les éléments se sont ligüés en notre faveur, semble-t-il. Les grands souffles du nord-ouest ont déclaré un pacte le temps de notre descente vers des eaux plus clémentes. La lune éclaire nos atterrissages tardifs tout en baignant d'une délicate lumière les abords d'une cote souvent austère. Le soleil tout à sa gloire californienne, éclate, chaleureux, vainqueur et vient répandre son baume sur nos peaux

encore pâlottes. Car oui, il fait chaud sur cet océan froid. Une navigation hivernale en t-shirt ! Mais ne nous laissons pas leurrer. La semaine précédente, un coup de chien du nord-ouest changea toute perspective. Plus nous attendons en saison, plus nous prenons le risque d'être bloqués par des coups de vent, certes brefs, mais suffisamment virulents pour rendre la navigation aléatoire avec un bateau insuffisamment préparé... Mon skipper vient de s'apercevoir qu'il a branché le guindeau électrique à l'envers. Installé depuis trois ans, il n'avait jamais servi ! La grande baie de Monterrey, trop à l'est, aurait pu être évitée, mais sans régulateur d'allure², sans pilote et, pour épée de Damoclès, la multitude de petits problèmes techniques, nous jugeons sage d'augmenter les escales.

Le Pacifique, le long des côtes est à la hauteur de la réputation de son nom. Pour les marins, cela signifie peu ou pas de vent. Nous faisons les deux tiers du trajet au moteur, la nouvelle hélice incorrectement compensée freine le potentiel de notre nouveau diesel. Une forte brise locale nous surprend dans la baie alors que nous franchissons les premières bouées à une heure du matin. Bien que trop toilé, le bateau réagit bien, et après cette petite montée d'adrénaline, nous ancrons à tâtons dans le mouillage désigné sur la carte, rouleur à souhait.

² Un régulateur d'allure, placé à l'arrière du bateau est un dispositif mécanique permettant de diriger un voilier selon l'angle du vent.